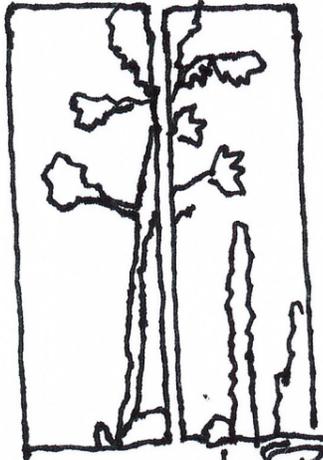
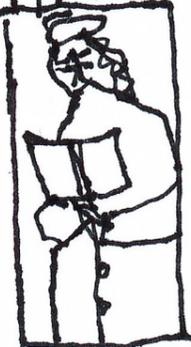


ROSES SNATCHED FROM CONCRETE



500 x 143 (x2)
IMPRESSIONS SUR VOILE



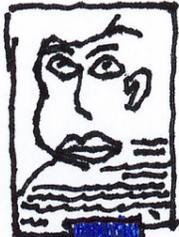
313 x 153
IMPRESSION SUR COTON



265 x 153
IMPRESSION SUR COTON



389 x 143
IMPRESSION SUR VOILE



265
~~325~~ x 153
IMPRESSION SUR COTON

07.50 Min
"THIS IS ABOUT
LEARNING TO HOPE" TV



348 x 143
IMPRESSION SUR VOILE



PLEXI BLEU



265
~~325~~ x 153
IMPRESSION SUR COTON

407 x 153
IMPRESSION SUR COTON



PLEXI ROUGE
FLUO



07.50 Min
"THIS IS ABOUT LEARNING
TO HOPE"

PLEXI JAUNE
FLUO



500 x 143
IMPRESSION SUR VOILE

UNE EXPOSITION DE MANON RECORDON
ESAM - CAEN NOV 2024

QUI EST OCTAVIA E. BUTLER

Octavia E. Butler naît en 1947 à Pasadena (Los Angeles) et meurt en 2006, à 58 ans d'une chute provoquée par un AVC, à Lake Forest Park (Washington). Elle est la première autrice afro-américaine reconnue dans le champ de la science-fiction, et s'est imposée comme une voix puissante dans les années 1970 aux États-Unis. Baby-boomer, enfant de la guerre froide, de la course à l'espace, du mouvement des droits civiques et de la guerre du Vietnam, elle grandit à Pasadena dans une communauté raciale mixte et baptiste issue de la classe ouvrière, à une époque marquée par la ségrégation et l'exclusion raciale, éléments qui ont profondément influencé sa vie et son œuvre. En 1960, sa tante lui dit : « Chérie... les nègres ne peuvent pas être écrivains. ». Son père meurt lorsqu'elle a trois ans, elle est élevée dans un milieu exclusivement féminin, sa tante, sa mère, femme de ménage, et sa grand-mère, ancienne esclave dans une plantation de canne à sucre arrivée en Californie depuis la Louisiane, pendant la grande migration de 1930. Conteuse, chercheuse, féministe, Butler a remis en question de nombreuses conventions cimentées au sein d'un genre dominé par des hommes blancs. Genre qu'elle a fait progresser en déplaçant la perspective narrative vers des protagonistes féminines noires. En 1995, elle devient la première écrivaine de science-fiction à recevoir le prix MacArthur. Son œuvre englobe les questions d'identité, de pouvoir et d'hégémonie, d'injustice, d'altérité, d'invisibilité, de féminité, de sexualité, de communauté, d'environnement...

LOVE LETTERS

Pour dessiner le portrait d'Octavia E. Butler il m'a fallu escalader, prendre de la hauteur, d'une montagne à l'autre, du désert à la forêt, de San Gabriel à Bell Mountain. Callbrer un territoire verticalement, gravir pour obtenir une vision panoramique. Naviguer à vue, les yeux aiguisés, scruter chaque détail et faire parler les inconnus. Dialoguer avec une pierre, une plante, une fleur, une brindille. Redonner la parole au vivant. Redonner la parole aux détails du monde qui ont été mis de côté. Réparer les vivants, faire danser les immobilés. Ne pas ouvrir la porte aux crises de l'attention, rester — sans discontinuité — attentive au moindre geste et indice. Une vie à évoquer et un silence à apprivoiser. Butler, en anticipant d'hypothétiques futurs, écrit sur la géographie des lieux et des paysages, de son vivant, de celui de ses parents et de ses grands-parents. Il est question d'éprouver le mouvement d'un fragment du monde, précis et circonscrit. Raconter le souvenir d'un avenir. Cette exposition est la trace d'une rencontre amoureuse alimentée chaque jour depuis trois ans.

Les archives d'Octavia E. Butler sont un labyrinthe qui entraîne le vertige de l'excès : 92 mètres linéaires, 398 boîtes, 9000 documents — déposés en août 2008, ordonnés-catalogués-assignés entre 2009 et 2013. Elles sont conservées à la Huntington Library à San Marino (Los Angeles).

L'ATELIER & L'EXPOSITION

Comment montrer une recherche en train de se faire ? Comment donner au lieu d'exposition l'apparence temporaire de l'atelier ? Pour éprouver cette expérience, j'ai imaginé ma table d'atelier basculée et projetée dans l'espace d'exposition. L'atelier est un territoire de construction des formes, du montage et du collage des matières et des pensées, l'ancre intime d'un processus de création qui se meut, glisse et progresse dans le temps dilaté de la recherche. L'exposition, quant à elle, se déploie à contre-temps, tel un instantané aux images pétrifiées, proposées aux regards et aux appréciations. Où se situerait l'entre-temps de ces deux vitesses ? Comment peuvent-elles glisser l'une dans l'autre, s'embrasser ?

Écrire une thèse, comme tout projet d'envergure, qu'il soit académique ou non, implique que la pensée chemine d'un point à un autre, qu'elle se balade, bute, se détourne de son objectif. In fine, cette pensée retrouve sa mire, se recentre sur son fil. *Roses snatched from concrete* invite les spectateur·ices à expérimentier l'espace d'exposition via une traversée depuis l'intérieur d'un couloir, environ 4 mètres de large par 20 mètres de long, qui se devine et se dévoile progressivement, image après image, le livre effeuillé d'un récit multiple et en construction.

L'EXPOSITION

Ce portrait d'Octavia E. Butler se déploie à travers une série de calques, conçus comme des séquences autonomes et immobilés. Toutes les photographies ont été réalisées en Californie, à Los Angeles, à Pasadena où Butler a passé la majeure partie de sa vie, dans le désert de Mojave, à 120 km au nord de Los Angeles, où sa grand-mère a vécu et où elle a appris à lire, à écrire, et dans le jardin botanique de la Huntington Library, lieu de conservation de ses archives.

11 photographies sur tissus, voilage et coton sont distribuées dans l'espace. La galerie s'ouvre et se referme sur deux voilages, tous deux tirés de photographies réalisées dans le jardin botanique de la Huntington Library. La première, un scan de pellicule, introduit l'installation : cette double image, où se devine l'annonce d'une troisième, rejoue la trajectoire de cette recherche, une architecture en montage et en mouvement continu. En fond de scène, une image extraite d'un film en super 8 conclut cette traversée visuelle.

L'installation tire son titre du premier vers du poème en prose *Rose snatched from concrete* de Reggie M., sans doute inspiré par une chanson de Tupac Shakur, icône majeure et controversée du rap américain des années 1990.

À travers la métaphore de la rose arrachée et par le dessin du visage de Georges Floyd, Reggie M. dénonce la discrimination raciale et l'exploitation des ressources, des cultures et des populations par les puissances coloniales. Cette œuvre de street art, photographiée à proximité de l'une des maisons où a vécu Butler, se présente comme une double porte de garage scindée en deux dans l'exposition : sur l'autre panneau, un poing fermé se transforme en arbre (ou vice versa).

J'ai vécu la deuxième image, réalisée dans le Parc national de Joshua Tree, comme une parabole de l'espoir, posée là, dans un espace suspendu. L'entre-deux d'un instant, à droite le vide, au fond une paroi laissant poindre ses failles. L'éclairage interroge, nuit américaine, éclipse... L'attitude d'un personnage nous indique que ce qu'il se passe — ou ce qu'il se passera — est ailleurs, hors-champ. En la positionnant à l'entrée du récit, j'ai souhaité dialoguer avec les spectateur·ices, faire émaner un jeu de miroir entre ces personnages et nous.

Le fragment de désert est une vue réalisée depuis la colline de Bell Mountain, dans le désert de Mojave à quelques kilomètres du lieu où Butler à grandi. Pendant la Grande Dépression, certains esclaves libérés ayant fui les États ségrégationnistes du Sud des États-Unis ont fondé une communauté au pied de cette montagne. Carrie Story, la femme tenant un livre dans ses mains, en était. Surnommée l'Oracle, symbole de liberté, elle fait aujourd'hui partie des femmes ayant marqué l'histoire du territoire du nord de Los Angeles.

« Les mondes naissent du chaos de mes lectures et de ma vie », écrivait Octavia E. Butler en 2000. Le cactus fleuri écloso de cette pensée. Cette plante résiliente des milieux arides, des déserts californiens que Butler a sillonnés pour imaginer les décors de ses romans, symbolise la persistance qui la caractérise.

Enfin, la main tendue est une image leitmotiv, symbole d'esérance qui traverse le cinéma et la photographie, de *Nouvelle vague* de Jean-Luc Godard (1990) à la série ZYZX (2008-2016) de Grégory Halpern. Elle est un écho direct à la formule « Take roots among the stars », prendre racine parmi les étoiles, le projet de la communauté inventée par Butler dans *La Parabole du Semeur & La Parabole des Talents* (Octavia E. Butler, France 1995-2001 – U.S 1993-1998).

L'installation est rythmée par trois panneaux de plexiglas — jaune, rouge et bleu — ces filtres se sont imposés naturellement lors de la conception de l'exposition, comme un moyen de rejouer la « Golden light » de Los Angeles dans cet espace autre, fermé sur lui-même et baigné d'une lumière zénithale.

La présence de Butler devait également s'incarner à travers ses archives, qui auraient rythmé l'installation par l'entremise de trois documents choisis. À ce jour, cependant, malgré mes nombreuses sollicitations, l'Estade de Butler (géré par son agent historique et sa famille) n'a pas répondu à mes demandes visant à rendre un fragment de ses archives accessible dans un espace public, elles sont donc malheureusement absentes de l'exposition.

Exposition pensée avec Isabelle Prim

Une partie de ce projet a pu être réalisée grâce aux soutiens de l'Institut français (sur mesure +) et de La Fondation des artistes.

Exposition du 07.11.24 au 29.11.24

Du lundi au jeudi de 12h à 18h et le vendredi de 12h à 17h

Grande galerie de l'ésam – site de Caen

Proposé dans la cadre du Doctorat RADIAN